

JEUDIS « Revisitons Notre Foi » – Année 2020

Regard chrétien sur la sexualité La sexualité au regard de l'anthropologie chrétienne

Préalables

Intention générale : nous essayons de porter un « regard chrétien sur la sexualité », aujourd'hui (et aussi demain !). Il y a urgence à le faire ! « Regard » est mis au singulier. Il y a d'autres regards possibles et existants : en fonction d'autres religions (il y a un regard « musulman », juif, etc.) ou en fonction d'autres courants de pensée (regards marxiste, libertaire, conservateur, libéral, etc.). Nous sommes dans une société plurielle, pluraliste. Il faut en tenir compte si nous voulons entrer en débat avec nos contemporains. Mais cela ne nous conduit pas à renoncer à notre point de vue original chrétien. Chrétien veut dire ici « catholique ». Il y aurait certainement des nuances à apporter si on adopte une perspective œcuménique : toutes les Eglises ou confessions chrétiennes n'ont pas exactement la même anthropologie.

Comme notre Eglise catholique ne cesse de nous y inviter, nous allons combiner plusieurs démarches, en faisant appel à trois ressources principales : la Révélation divine (= l'Ecriture sainte avec la Tradition interprétative qui la porte au fil des siècles), le Magistère de l'Eglise, ordinaire et solennel (celui des évêques et du pape), la réflexion humaine des chrétiens (intelligence de la foi, théologie, analyse des réalités concrètes). Notre démarche se déploie en plusieurs temps :

- samedi 11 janvier 2020 : l'EARS des jeunes, avec Mme V. Ternynck
- jeudi 6 février : le temps du « voir » (faire un état des lieux socio-psychologique)
- jeudi 5 mars : le temps du « juger » (faire un discernement à la lumière de la Parole de Dieu)
- jeudi 2 avril : le temps de l'« agir » (faire un relevé d'attitudes pastorales possibles)

Cette formation diocésaine est portée par plusieurs services ou instances pastorales qui se sont unies pour ce projet : Service de la catéchèse (SIC) ; Pastorale des familles ; Pastorale des jeunes (jeunescathocambrai) ; Direction diocésaine de l'Enseignement catholique ; Service diocésain de la formation (SDF)

*

Jeudi 6 février 2020 : le temps du « voir » (faire un état des lieux socio-psychologique)

**« La sexualité dans la société d'aujourd'hui »
par Dominique FOYER**

Introduction

Impression de chaos, de décomposition accélérée, de chamboulement généralisé dans la société. On voit des choses qu'on n'aurait pas imaginé voir il y a 50 ans... Réactions de panique (« tout fout le camp ! ») ou de découragement (« il n'y a plus rien à faire ! »). On ne sait plus bien à quoi il faut s'accrocher : « Tout se vaut ! » Relativisme.

Un exemple : je vous raconte une petite histoire...

« Voilà un an que Juliette et Christophe, parents de deux enfants, sont séparés et en attente de divorce. Mais Juliette regrette cette rupture et aimerait bien reconquérir son mari. Hélas, elle apprend que Christophe s'est remis en couple... avec un certain Antoine. Tombant des nues, elle ne parvient pas à accepter cette relation et va s'efforcer de la faire capoter. De son côté, Christophe tente d'arrondir les angles entre Antoine et son ex furieuse. Car pour lui, pas question de revenir en arrière : les deux hommes vivent une véritable histoire d'amour et forment le projet de se marier... » Il s'agit d'un téléfilm. Mon journal favori commente : « Ce téléfilm bon enfant s'inscrit dans la veine des fictions-dossiers comme le service public en produit régulièrement autour des sujets de société plus ou moins d'actualité. Ici le mariage homosexuel, traité sous l'angle léger de la comédie. Le résultat est plaisant¹. » Pas si plaisant que cela, quand même : le personnage de l'épouse délaissée est ambigu (elle passe de la révolte à l'acceptation puis à la complicité) ; le rôle des enfants est ambigu (leur éventuelle souffrance est ignorée) ; ce téléfilm a un côté « bisounours » (du moment qu'on s'aime, tout est bon !).

On observe des réflexes de sauve-qui-peut (« chacun pour soi ») ou d'enfermement (« pas de ça chez nous ! »). Conservatisme ou individualisme ? Certains pensent : après tout, chacun a le droit de faire à sa guise, du moment que cela ne fait pas de tort aux autres (cf. le « minimalisme moral » prôné par le philosophe Ruwen Ogien).

Adoptons trois regards complémentaires : sociologique, psychologique, anthropologique. Et à chaque fois, nous essaierons de repérer ce qui change et ce qui (peut-être !) ne change pas...

1°) Regard sociologique

a) Partons d'un constat statistique² : les enfants vivant avec leurs parents qui sont eux-mêmes en couple stable (marié, pacsé ou concubinaires), sans demi-frères ou demi-sœurs, sont désormais en minorité dans la société française : 50% en 2011, 45% en 2018 (cf. INSEE). C'est lié à l'effondrement du mariage et au nombre grandissant de naissances hors mariage (60% en 2018 contre 50% en 2005).

Analyse plus nuancée de François de Singly : « Il faut bien voir que 72% des enfants vivent encore avec leur deux parents, que ceux-ci soient mariés ou non. Bien que les formes de conjugalité et de mise en couple changent, les trois quarts des enfants restent donc élevés par leur deux parents. Malgré tous les désordres et révolutions, ils gardent, d'un point de vue

¹ Téléfilm de Charles Némès (France, 2019), première diffusion sur France 2. Présentation dans *Télérama*.

² Dans *La Croix* du 15 janvier 2020), p. 6.

psychologique, deux référents, que leurs parents soient mariés, pacsés, en union libre. Il n'y a pas, du point de vue de la relation parents-enfants, de véritable bouleversement³. »

Je ne partage pas l'optimisme de F. de Singly : je pense au contraire qu'il y a réellement un bouleversement important, en ceci que la famille bi-parentale, stable, sans recomposition, n'est plus la réalité majoritaire. Elle n'est donc plus la « norme », le modèle de référence, même si elle demeure une sorte d'idéal d'autant plus désiré qu'il semble inatteignable en pratique. Le pape François suggère cela dans *Amoris laetitia* n°36-40 : « Parfois, notre manière de présenter les convictions chrétiennes et la manière de traiter les personnes ont contribué à provoquer ce dont nous nous plaignons aujourd'hui. C'est pourquoi il nous faut une salutaire réaction d'autocritique. [...] Cette idéalisation excessive, surtout quand nous n'avons pas éveillé la confiance en la grâce, n'a pas rendu le mariage plus désirable et attractif, bien au contraire ! » (AL, n°36).

Désormais, la « norme » usuelle, praticable, est plutôt la malléabilité, la flexibilité des structures conjugales et familiales. Et donc la pluralité des « modèles » sexuels (hétéro/homo), conjugaux (fidélité à géométrie variable, couple *open*) et familiaux (recompositions familiales, PMA-GPA). Toutes proportions gardées, il en va de même pour la sexualité et les conduites sexuelles : il n'y a plus de « norme » bien définie, excepté la règle qui veut qu'on cherche à vivre des expériences de plaisir, si possible partagé, si possible durable.

La fin des modèles semble bien être un phénomène généralisé de nos sociétés occidentales : cf. les travaux de Jérôme Fourquet⁴ sur l'effacement de la « matrice » catholique. Exemple : on a le sentiment que l'âge du premier rapport sexuel s'est considérablement abaissé : ce n'est pas exact (baisse légère : 17 ans), mais ce qui est important c'est l'alignement des comportements des filles sur ceux des garçons (initiative, violence, langage).

b) Certains se réjouissent de cette évolution, car ils y voient la fin du « patriarcat » et donc un progrès pour la libération des femmes. En fait, la réalité est plus complexe. Ce qu'on appelle patriarcat serait donc plus justement nommé « double standard » : il y a des rôles bien différenciés entre les garçons et les filles, entre les hommes et les femmes (cf. Anthony Giddens)⁵.

Il me semble que la prétendue « fin du patriarcat » est plutôt celle du « double standard », répartition des rôles sociaux et culturels entre les hommes et les femmes. L'éducation ayant pour but de modeler les individus (formatage).

c) Dans cette approche sociale, il faut aussi prendre en compte la dimension économique de la vie conjugale et familiale : les enquêtes montrent bien que la rupture du mariage et l'éclatement des familles engendrent un risque de paupérisation. Les enfants de familles recomposées ou monoparentales vivent souvent dans des conditions plus précaires. Le sociologue Julien Damon observe⁶ : « La protection qu'offre le mariage reste sans égale. Lui seul donne droit à une pension de réversion au conjoint survivant, ce que le projet de réforme des retraites ne change d'ailleurs pas. Le mariage donne aussi de droits à l'héritage pour les enfants du couple. Dans les familles avec deux parents non-mariés et des enfants issus de différentes recompositions familiales, il y aura de plus en plus d'héritages très différents. »

³ Dans *La Croix*, mercredi 15 janvier 2020, p. 6.

⁴ Jérôme FOURQUET, *L'archipel français. Naissance d'une nation multiple et divisée* (Seuil, 2019).

⁵ Anthony GIDDENS, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes* (1992 ; trad. franc. Hachette, 2004).

⁶ Dans *La Croix* du 15 janvier 2020, p. 6.

Le recul du mariage pourrait signifier aussi le passage d'une société de protection à une société des « arrangements risqués ».

d) En toile de fond : il y a la revendication croissante d'autonomie. Conséquence : l'individualisation des parcours affectifs et sexuels (chacun doit inventer son itinéraire), ce qui se décline autour de trois mots-clefs :

- liberté : je veux pouvoir faire ce que je veux, suivre mon désir sans entraves (cf. slogan de mai 68 : « jouissez sans entraves ! »).

- égalité : chacun doit pouvoir disposer des mêmes droits et prérogatives (cf. les débats récurrents sur la sexualité des « minorités » : enfants, adolescents, femmes, personnes handicapées, détenus, personnes âgées, etc.) ; l'accès à la sexualité semble devenir un droit fondamental de l'être humain.

- solitude : c'est la contrepartie : chacun pour soi et que le plus performant gagne ; les réseaux sociaux n'ont pas diminué la solitude affective, bien au contraire !

Cette individualisation des parcours est d'autant plus réalisable que la biotechnique permet une dissociation presque totale entre sexualité, amour et procréation (cf. Monette Vacquin) : on peut désormais avoir du sexe sans amour ni procréation, avoir de l'amour sans sexe ni procréation, avoir des enfants sans sexe ni amour...

Effet négatif de cette évolution : la culture du déchet s'applique aussi à la vie affective : on prend, on utilise et on jette. Cela est renforcé par le développement des réseaux sociaux et les « applis de drague » (de <adopteunmec> à <tinder> en passant par <grindr> et autres...).

Résultat : ça fait mal ! La peur d'avoir mal, de souffrir. La passion amoureuse fait envie (on continue à rêver au grand amour romantique), mais surtout elle fait peur (la perspective de l'échec dissuade de tomber amoureux).

Les analyses proposées par la sociologue Eva Illouz⁷ sont éclairantes. Elle regarde comment vivent nos contemporains. Aimer quelqu'un qui ne veut pas s'engager, être déprimé après une séparation, revenir seul d'un rendez-vous galant, s'ennuyer avec celui ou celle qui nous faisait rêver, se disputer au quotidien : tout le monde a fait dans sa vie l'expérience de la souffrance amoureuse. Cette souffrance est trop souvent analysée dans des termes psychologiques qui font porter aux individus, à leur passé, à leur famille, la responsabilité de leur misère amoureuse.

Dans ses livres, Eva Illouz change radicalement de perspective et propose une lecture sociologique de la souffrance amoureuse, en analysant l'amour comme une institution sociale de la modernité. À partir de nombreux témoignages, d'exemples issus de la littérature et de la culture populaire, elle dresse le portrait de l'individu contemporain et de son rapport à l'amour, de son fantasme d'autonomie et d'épanouissement personnel, ainsi que des pathologies qui lui sont associées : incapacité à choisir, refus de s'engager, évaluation permanente de soi et du partenaire, psychologisation à l'extrême des rapports amoureux, tyrannie de l'industrie de la mode et de la beauté, marchandisation de la rencontre (Internet, les sites de rencontre), etc.

Tout cela dessine une économie émotionnelle et sexuelle propre à la modernité qui laisse l'individu désemparé, pris entre une hyper-émotivité paralysante et un cadre social qui tend à standardiser, dépassionner et rationaliser les relations amoureuses.

⁷ Eva ILLOUZ, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité* (Seuil, 2012) ; *La fin de l'amour. Enquête sur un désarroi contemporain* (Seuil, 2020).

Ce qui reste (et qui ne change pas), c'est le désir d'être heureux (le bonheur est revendiqué comme un droit fondamental), mais aussi la peur de rester seul (la solitude, comme le silence, est une véritable hantise), et la volonté farouche de décider soi-même de sa vie (l'autonomie comme droit fondamental).

Pour tout cela, il y a bien sûr un prix à payer, qui peut être très élevé ! En effet, dans une société très compétitive, y compris au plan des relations sexuelles et affectives, la vie devient vite une épuisante course au bonheur, avec des dégâts sociaux et psychiques importants sur les individus (voir ci-dessous) et sur la société (que devient le lien social quand tout les aspects de la vie deviennent des lieux de compétition ?).

2°) Regard psychologique

Je partirai des « confessions d'un enfant du siècle » : Alex Beaupain, auteur-compositeur-interprète, 45 ans⁸. Voyons comment il retrace la période de la fin de son adolescence et de son entrée dans la vie adulte : « Après le bac, je suis venu à Paris pour faire Sciences-Po, avec ma petite amie, Aude, dont j'étais très amoureux. Nous nous étions rencontrés à 16 ans. Comme j'aimais déjà bien écrire, je lui dédiais de petits poèmes ; et dès qu'il s'agissait d'inventer des chansons, des contes, des mini-pièces de théâtre pour les amis, j'étais assez moteur... Aude pensait que j'avais du talent. L'année de mes 24 ans, elle m'a offert un petit piano électrique, et c'est là que j'ai commencé à écrire de vraies chansons. Mais pas terribles du tout. Pourtant, encore, Aude croyait en moi ; elle avait même décidé qu'elle travaillerait pour deux, et qu'ainsi je pourrais me consacrer à mes créations... Je m'en veux beaucoup d'avoir été si velléitaire à cette époque. Trop feignant. Trop prétentieux aussi pour assumer ces chansons de débutant et essayer de progresser. Je préférais me consacrer aux soirées entre copains. » C'est le portrait d'un jeune adulte qui reste encore très adolescent (« adulescent »).

En l'an 2000, Aude meurt à l'âge de 26 ans, lors d'une sortie en boîte avec des amis. Alex Beaupain évoque ses réactions devant la mort subite et inattendue d'Aude : « Son décès était si absurde que mon côté sage a subitement volé en éclats. Puisqu'on peut mourir si vite, *carpe diem* ! Mes verrous ont sauté : je suis beaucoup sorti, je me suis mis à coucher avec des garçons, à prendre des drogues, à boire davantage. Certaines expériences m'ont plu, d'autres moins. En même temps, mes chansons sont devenues plus intéressantes. Elles ont pris de la substance. ... A la mort d'Aude, j'étais sidéré, extrêmement malheureux. »

Nous repérons un schéma psychologique : expérience de l'absurdité de la mort et donc de la vie, rupture des « verrous », recherche de sensations extrêmes, expérimentations... Mais cela lui a-t-il apporté l'apaisement ? Mettons en évidence quelques caractéristiques.

a) La dislocation des catégories sexuelles et affectives : les schémas binaires sont souvent contestés : masculin/féminin ; hétéro/homo ; fidèle/infidèle ; public/privé. Les frontières, autrefois bien tracées, semblent devenir floues. Nous quittons un monde où les personnes et les comportements sont clairement identifiables, rangés par catégories fixes et bien définies.

Par exemple, aujourd'hui, le désir de dépasser le clivage entre hétéro et homosexualité devient évident. Il y a des raisons politiques et sociales : mettre fin aux discriminations injustes ou ressenties comme telles. De même qu'on peut vouloir dépasser la « lutte des sexes » en effaçant la différence des sexes (cf. féminisme politique ; militantisme *queer*), on peut

⁸ Interview dans *Télérama* n°3637, 25 septembre 2019), p. 8.

imaginer en finir avec les discriminations en effaçant la différence entre les orientations affectives.

L'argument le plus souvent employé est : chacun a droit au bonheur et doit pouvoir le trouver là où il pense pouvoir le trouver (= hédonisme). Et aussi : personne ne doit se voir imposer quoi que ce soit (= liberté absolue). Pas de discriminations, car tous sont égaux en droit (= égalitarisme). Avec toujours le « prix à payer » : dans le « chacun pour soi » de la compétition à la réussite sexuelle et au bonheur individuel, il y a aussi de très grandes solitudes !

b) Donc les identités ne sont plus prédéfinies et imposées par la « nature » ou la société. La quête d'identité s'accompagne du fantasme de se fabriquer sa propre identité. Je relève quelques exemples symptomatiques :

- la querelle autour des « théories du genre » : je veux pouvoir choisir mon « genre », sans me sentir emprisonné. On évolue vers le « *gender fluid* ». Ou même de ne pas avoir d'identité de genre : revendication d'être « a-genre ». Cela s'étend même au langage : le pronom « iele » forgé pour ne pas enfermer la personne dans un genre précis (il+elle).

- l'éclatement total du modèle binaire bio-culturel masculin/féminin et aussi du modèle comportemental hétéro/homo. Ce qui semble se mettre en place c'est une sorte de vaste mosaïque d'identités variées, toutes jugées équivalentes au plan moral, et constamment évolutives⁹. Il n'y a plus d'identités fixes, qu'elles soient sexuelles, affectives ou relationnelles. On fait du « non-binaire » une revendication quasi-politique. Conséquence au plan éthique : il n'y a plus de normes imposées ni par la biologie, ni par l'éducation ou la culture. La seule norme qui reste serait : « fais ce que voudras », ou bien « va où ton désir te mène » !

- la crise de la masculinité (avec plaintes, revendications et militantisme), et donc symétriquement celle de la féminité (d'où les mouvements féministes, y compris politisés). Structure en miroir. La lutte des sexes prend le relais de la lutte des classes.

- les craintes dans le domaine éducatif (affaire de la « ligne azur » et des « ABCD de l'égalité »). L'école se donne la mission d'arracher les enfants aux conditionnements sociaux qui les prépare à un rôle « masculin » ou « féminin » (par ex. les jeux, les vêtements, etc.).

- quelques constats autour de la mode actuelle du transsexualisme et du travestisme : on prend plaisir à jouer sur les codes (apparences physiques, vêtements, etc.). Et il y a aussi des revendications concrètes sur les aspects juridiques et sociaux du changement de sexe (cf. vie professionnelle).

- les adolescents d'aujourd'hui sont très emblématiques de ces évolutions, de ces changements psychiques, précisément parce qu'ils sont en pleine évolution psycho-affective. On l'a souvent dit : les adultes prennent modèle sur les adolescents (avec le fantasme bien connu de croire qu'on peut arrêter le vieillissement).

c) A mes yeux, c'est le triomphe de la mentalité expérimentale (« Essaie, tu verras bien ! ») conseillait un animateur radio à un adolescent qui demandait conseil sur son éventuelle orientation homosexuelle). Nous voyons comment les « trois questions métaphysiques » traditionnelles (qui sommes-nous ? d'où venons-nous ? et où allons-nous ?) sont désormais remplacées par les « trois questions techniques » (comment ça marche ? à quoi ça sert ? et combien ça coûte ?).

d) Dans les comportements affectifs et amoureux, on constate une montée en puissance du vagabondage affectif : on ne se donne plus, on se prête. Tout doit être testé au préalable,

⁹ Daniel WELZER-LANG, *Les nouvelles hétérosexualités* (ERES, 2018).

avant tout engagement : couple à l'essai, sexualité à l'essai, expérimentations variées, bientôt enfants à l'essai... C'est très logique dans une société qui privilégie le modèle des sciences expérimentales. Encouragement dangereux : « Essaie, tu verras bien ! » (émission de libre antenne destinée aux ados).

e) Fragilité des psychismes, remaniements psychiques suite à des événements traumatiques (cf. Beaupain), sentiment de se découvrir une nouvelle personnalité. Résultat : on aboutit à des individus un peu (ou beaucoup) désemparés. Avec beaucoup de questions sur soi-même : qui suis-je en fin de compte ? Puis-je nouer une relation vraie avec qqn dont je ne connais pas l'identité et qui ne la connaît peut-être pas soi-même ? Avec souvent des comportements addictifs et compulsifs, ou bien obsessionnels. Cf. addiction à la pornographie et au sexe. Des effondrements psychiques parfois graves (dépression, perte de contact avec le réel).

Le risque de l'épuisement psychique est réel et il faut aussi tenir compte des pathologies du désir qui vont avec (cf. Jacques Arènes : fantasmes de l'autoportance¹⁰, impuissance sexuelle, prépondérance des pulsions partielles – fétichisme, pornographie, homosexualité, etc.). Les sexologues et les psychologues ont beaucoup de travail !

La névrose (du temps de Freud) est remplacée par la dépression, provoquée par un sentiment de médiocrité, de ne pas être « à la hauteur » (cf. l'obsession de la performance : au lit – et ailleurs – il faut toujours être « le meilleur », « la meilleure »). La société dans son ensemble devient « dépressive » : diminution de la natalité, baisse du nombre de mariages, difficultés à s'engager, etc. Scepticisme généralisé.

Revenons à Freud et au roc de la réalité, contre lequel le désir vient se briser, condition nécessaire de l'acceptation réaliste de soi. Affrontement nécessaire entre *eros* et *thanatos*. Nécessité de structurer les pulsions archaïques (bisexualité originaire, fantasme de toute-puissance – tout, tout de suite et par tous les moyens – qui caractérise le stade infantile. Devenir adulte, c'est renoncer à la toute-puissance du désir. Lacan parle de « castration symbolique » pour dire comment le désir pulsionnel doit absolument être cadré par la culture, à commencer par le langage (parce que « dire » c'est déjà « faire », mais sans « faire vraiment »...).

Les récentes et abondantes « affaires sexuelles » (cf. Weinstein, Epstein, Matzneff, etc.) et aussi bien sûr les scandales d'abus sexuels dans l'Eglise et dans toute la société, nous amènent une réflexion à frais nouveaux : qu'est-ce qui est moralement et socialement acceptable ou non ? Comment tracer des limites ? il y a une valeur humanisante de l'interdit.

3°) Regard anthropologique et juridique

a) La disparition de la « matrice catholique » et de son double idéologique, la « matrice marxiste » (cf. Jérôme Fourquet). Ce qui reste, c'est la matrice « libérale-libertaire », qui fait bien le jeu du libéralisme économique. Les relations sociales, affectives et sexuelles, se

¹⁰ Cette notion tire son origine des observations de Jean-Michel Quinodoz. La « portance psychique » désigne la possibilité pour le sujet de négocier avec l'angoisse de séparation et de se porter soi-même tout en étant le moins possible porté par autrui, par la société ou par la culture. « L'hyperindividualisation contemporaine fait que le sujet est bien seul pour se porter. L'environnement est moins porteur. » Voir : Jacques ARENES, *Nos vies à créer. Le sujet contemporain et ses croyances* (Cerf, 2014), p. 234 ; Id., *La fabrique de l'intime. Le couple, le sexe et l'enfant* (Cerf, 2017).

réduisent souvent à des rapports de force. Il y a un marché du désir (sexuel ou autre) dont internet est le vecteur puissant¹¹.

b) Le risque d'une société a-sociale : des « monades » individualisées à l'extrême, toutes semblables en droit (égalitarisme), mais acharnées à se différencier les uns des autres (cf. modes vestimentaires ou comportementales). Le piège des réseaux sociaux : nous n'avons jamais été autant reliés les uns aux autres et pourtant jamais aussi seuls ! Nous passons notre temps à nous comparer mutuellement, dans le but – non avoué – de nous trouver meilleurs ou plus désirables que les autres. Mais la sexualité comme protection contre la solitude : c'est évidemment une illusion !

c) Élément culturel. La fascination grandissante pour l'approche anglo-saxonne des liens sociaux : des liens fondés non pas sur le droit naturel et sur la recherche du bien commun, mais uniquement sur les contrats passés entre individus libres (cf. libéralisme US). Un juriste observe : « Certains principes fondateurs de notre droit, comme l'indisponibilité du corps, ont ainsi été largement bousculés ces dernières années.¹² » Peut-on dire : « Mon corps est à moi, j'en fais ce que je veux », par exemple dans le domaine de la prostitution ? Pour beaucoup de gens, tout est possible du moment qu'il y a consentement. Ex. Gabriel Matzneff ou Harvey Weinstein, qui se retranchent sur le consentement de ses victimes : ce qu'ils ont fait est-il un viol ? Mais la question éthique et juridique doit être posée : peut-on consentir à tout ?¹³ N'y a-t-il pas des limites à maintenir comme infranchissables ?

d) Faut-il incriminer « mai 68 » ? Benoît XVI a réveillé ce débat, en jetant un certain trouble dans les esprits. Dans *La Croix* (12 avril 2019, p. 14), Nicolas Senèze écrit : « Alors que le pape François voit le cléricisme comme la source principale de la crise, son prédécesseur l'enracine dans le contexte de libération sexuelle né de la 'révolution de 1968', de l'apparition de l'éducation sexuelle à l'école et de la banalisation de la pornographie. » Benoît XVI ajoute : « Dans le même temps, et indépendamment de ces développements, la théologie morale catholique a souffert d'un effondrement qui a rendu l'Église sans défense contre ces changements de la société. »

e) La puissance des réseaux sociaux et l'effet « miroir » de l'éducation par les « pairs ». Sommes-nous dans une société fondamentalement narcissique ? Certaines enquêtes menées dans les pays de l'OCDE, conduisent à constater une diminution des relations sexuelles. Une explication possible : la mise au rebut de certaines conventions (socio-psychologiques) (= les stéréotypes de genre, les conventions sociales, etc.) nous aurait menés à une situation paradoxale : non seulement les hommes exercent une violence de plus en plus directe et non canalisée (mise en évidence par les affaires DSK, Ribéry, Weinstein, Epstein, etc.). Cette violence se retrouve dans la littérature, le cinéma, la pornographie. Mais simultanément, on observe aussi une baisse généralisée de la *libido* (cf. les consultations chez les sexologues et les rubriques « sexo » dans les magazines). Cela pourrait s'expliquer par l'envahissement de la culture du narcissisme comme le montrent les travaux de Christopher Lasch¹⁴. Cette évolution avait commencé avant la révolution sexuelle des années '60. Pour Lasch, le succès du libéralisme sexuel dépend de la capacité à exploiter l'autre sexe, tout en évitant

¹¹ Michel Houellebecq, *Extension du domaine de la lutte* (1994).

¹² Emmanuel TERRIER, juriste. Interrogé dans *La Croix* (22 janvier 2020, p. 2).

¹³ Voir : Michela MARZANO, *Je consens donc je suis...* (PUF, 2014).

¹⁴ Christopher LASCH, *La culture du narcissisme* (1979 ; éd. franc. Flammarion, 2008, coll. « Champs-Essais »).

l'attachement émotionnel. Les êtres se rencontrent pour satisfaire leurs besoins, selon leur puissance sur le marché du désir et de la séduction. Cette idée a été reprise par Michel Houellebecq dès son premier roman *Extension du domaine de la lutte* (1994). C'est un type de socialité violente dont Lasch voit la préfiguration chez Sade. Ce serait alors le triomphe de l'individualisme pur, avec un désinvestissement de la libido et une régression sexuelle vers le stade pré-infantile du narcissisme primaire¹⁵.

f) On peut aussi y voir le triomphe d'un modèle culturel et politique qu'on pourrait qualifier de « libéral-libertaire ». Le libéralisme pousse à la dérégulation généralisée (donc à la disparition des normes comportementales), avec comme seul critère la satisfaction des envies de chacun. Le côté libertaire s'accorde bien avec le refus de tout dogme, de toute norme morale qui viendrait d'un autre que soi (« Ni Dieu, ni maître). La combinaison des deux forme un mélange puissant mais explosif !

La quête de soi en contexte de modernité finissante est devenue une entreprise compliquée et difficile (cf. les travaux de Charles Taylor sur l'individualisme contemporain¹⁶) : comment faire pour se connaître et pour savoir ce qu'on peut désirer légitimement. Il y a des ambivalences et des contradictions qu'il faut accepter d'affronter si on veut pouvoir les surmonter. Un effort de lucidité est nécessaire, mais il peut mener au découragement. Jusqu'où pouvons-nous compter les uns sur les autres ? La réponse n'est pas évidente.

Conclusion : dans la tempête actuelle, à quoi peut-on se raccrocher ?

a) On peut chercher du côté du concept d'« écologie intégrale » et de son utilisation pour guider nos choix de vie. Intégrale » veut dire « en incluant l'être humain » dans la réflexion et le combat écologiques. Pour François, la question écologique est indissociable de la question sociale. Est-il écologiquement responsable d'encourager l'auto-fabrication de l'être humain dans le domaine sexuel, conjugal et familial, avec le rejet de toute norme extérieure ?

b) Il faut certainement faire une réflexion sur les fondements anthropologiques de la société. Qu'est-ce qui nous fait « tenir ensemble » ? Ou pour le dire avec Pierre Legendre : quels sont les fondements « dogmatiques » de notre civilisation occidentale¹⁷ ? Acceptons le fait que les points de repère fournis par la condition sexuée native (homme ou femme, nous naissons tous d'un homme et d'une femme, et cela nous constitue au plan social autant que personnel), les interdits fondamentaux, les coutumes collectives, le processus « généalogique » qui nous insère dans un corps social, tout cela contribue à nous structurer autant qu'à structurer la société et même à la rendre possible.

¹⁵ Tiré de la revue *LIMITE – Revue d'écologie intégrale* (n°14 ; avril 2019), art. « S'aimer à l'ère de 'Narcisse' ».

¹⁶ Charles TAYLOR, *Les sources du moi* (Seuil, 1998).

¹⁷ Pierre LEGENDRE, *Leçons IV. L'Inestimable Objet de la transmission. Etude sur le principe généalogique en Occident* (Paris, Fayard, 1983 ; éd. augm. 2004) ; Id. *De la société comme texte. Linéaments d'une Anthropologie dogmatique* (Paris, Fayard, 2001) ; id., *Leçons IX. L'autre Bible de l'Occident : le Monument romano-canonique. Etude sur l'architecture dogmatique des sociétés* (Paris, Fayard, 2009). Dans la même lignée de pensées : Alain SUPPIOT, *Homo juridicus. Essai sur la fonction anthropologique du Droit* (Paris, Seuil, 2005).

c) On retrouve inévitablement le vieux débat éthique entre « autonomie » et « hétéronomie ». Faut-il choisir entre les deux ? Y a-t-il un moyen de concilier les deux ?
